

LA PETITE SOURIS, OU LES AVENTURES D'UN RITUEL ENFANTIN

JULIE DELALANDE*

RESUME

En France, la perte des dents de lait s'accompagne d'un rituel qui se déroule essentiellement la nuit : on dit que la petite souris passe prendre la dent tombée et glissée sous l'oreiller de l'enfant, pour y déposer en échange une pièce ou un bonbon. L'événement est l'occasion de deux phénomènes a priori contradictoires : il permet aux enfants de devenir grands en acquérant leurs dents définitives et passant l'épreuve de la perte, mais il les plonge une dernière fois dans l'univers onirique de l'enfance à travers la croyance en un personnage imaginaire, la petite souris. Le rituel procède donc en même temps d'une culture enfantine et d'une socialisation de l'enfant visant son acceptation dans le monde des grands.

MOTS-CLES: Rituel, culture enfantine, dent de lait, petite souris, socialisation.

INTRODUCTION

L'enfant est marqué vers six ans par la chute de sa première dent de lait. Une pratique rituelle accompagne en France cet événement : on place la dent sous l'oreiller, la nuit un parent vient la prendre et dépose en échange une pièce ou un cadeau. On raconte à l'enfant que la petite souris est passée.

Jusqu'à l'âge de dix ans environ, l'enfant laisse progressivement ses dents de lait pour ses dents définitives et chacune – ou presque – des pertes est suivie de la même pratique. Pendant cette période, sa perception de l'événement corporel et sa croyance en ce personnage imaginaire évoluent.

La question du rituel est un grand classique de l'anthropologie, mais le monde enfantine reste peu exploré. Ce travail est donc avant tout le résultat d'un terrain auprès d'enfants entre cinq et huit ans, rencontrés dans des écoles parisiennes, en classe de grande section de maternelle,

* Ethnologue ; professeur de Sciences d'Éducation, Université de Caen – Basse-Normandie ;
rechercheuse du CERSE (Centre d'Études et de Recherche en Sciences de l'Éducation).

au cours primaire (CP) et au cours élémentaire première année (CE1)¹. Chaque fois, je me présentais à eux comme étant intéressée par tout ce qu'ils pouvaient me dire sur leurs dents de lait, et plus spécifiquement sur le moment où ils les perdent. Très vite, ils en venaient à parler de la petite souris et la majorité semblait pratiquer le rite. Le discours recueilli lors d'entretiens par petits groupes montre une absence de distanciation des plus jeunes avec le personnage de la petite souris qui donnent pêle-mêle des informations sur le déroulement des actes, sur leur sentiment à l'égard de la perte et sur l'imaginaire qu'ils développent autour du personnage de la petite souris. Puis petit à petit, comme pour le Père Noël, le doute s'installe dans leur esprit jusqu'à ce qu'ils lâchent prise et abandonnent leurs croyances enfantines. Mais les soupçons puis les quasi certitudes ne suffisent pas toujours à les faire renoncer au plaisir de croire et de faire perdurer encore un peu le rituel² de leur enfance.

UNE EFFICACITE SYMBOLIQUE CONTINUE

Une des rares recherches historiques sur la petite souris a été menée par Françoise Loux qui en rend compte dans son ouvrage *L'ogre et la dent* (1983). Elle explique comment, dans la France traditionnelle, on plaçait la dent dans une cavité, la confiant en quelque sorte à la terre. Le plus simple était de la glisser dans un trou de souris, facile à trouver dans les maisons. On disait alors : « petite souris, voilà une dent à moi, donne-moi une dent encore plus belle », ou encore : « petite souris, je t'apporte une de mes dents, donne m'en une autre ». Parfois, on glissait une piécette censée payer la souris du service rendu. On croyait que si la dent était avalée par un animal, il pousserait à l'enfant les mêmes dents que celui-ci. Par conséquent, la donner à une souris était assurer à l'enfant une dentition saine et solide. Dans certaines régions, la dent était mise sous l'oreiller. Elle était parfois jetée au feu en disant :

¹ Enquête effectuée auprès d'une population appartenant à la classe moyenne. Des élèves de sixième (le début du collège, qui accueille en France les enfants à partir de dix ou onze ans) ont également fait à ma demande une rédaction sur le sujet. J'ai par ailleurs enquêté auprès des enseignants et par questionnaire auprès des parents. Certains ont bien voulu par la suite s'entretenir avec moi par téléphone. J'ai également rencontré un dentiste et un psychanalyste. Enfin, j'ai mené une enquête comparative auprès d'étudiants de vingt-sept nationalités différentes, par questionnaire suivi pour certains d'une entrevue. Ce terrain a été effectué pour mon mémoire de maîtrise d'ethnologie (1990, Université Paris X Nanterre).

² Reprenant la distinction faite par Jean Cuisenier (1998 : 10), j'emploie le terme « rite » pour désigner une pratique codifiée, et « rituel » pour parler du produit de la codification des rites.

« Tiens, feu, voici ma dent,
Rends-la-moi dans un mois,
Blanche comme de l'argent. »

Le feu ne brûle pas la dent, il lui permet de revenir dans la gencive, plus belle encore grâce aux flammes. Il arrivait que la mère posa la dent sous un verre retourné sur le buffet et dise : « la petite souris blanche va t'apporter vingt sous ». Dès que l'enfant avait le dos tourné, elle subtilisait une pièce à la dent qu'elle jetait au feu en disant la formule habituelle.

Aujourd'hui, la population est devenue majoritairement citadine, elle habite des immeubles d'où les souris sont absentes. La dent n'est plus glissée dans un trou de souris ou jetée au feu, elle est placée sous l'oreiller de l'enfant. Cette coutume était suivie dans la France traditionnelle dans le but de voir pousser à la place des dents de lait, de belles dents blanches. Aujourd'hui, le rite cherche surtout à satisfaire l'enfant en compensant sa perte par une pièce. Il subsiste parce qu'il a su s'adapter aux mentalités contemporaines et au développement économique. L'animal réel est devenu imaginaire et l'histoire qui le met en scène est une sorte de conte de fée. C'est du moins ce que l'on peut penser si l'on s'en tient au discours général, à celui le plus souvent tenu par les adultes. Mais en s'intéressant au point de vue des enfants, en leur donnant la parole, on s'aperçoit que ce qui les motive à faire perdurer le rituel et à nourrir la mythologie qui l'entoure, c'est l'efficacité présumée du cérémonial. Comme les enfants et leurs parents dans la France traditionnelle, ils attendent du rite qu'il permette à la dent définitive de pousser et font l'analogie entre la dent blanche de la petite souris et celle qu'ils aimeraient avoir. En faisant don de leur dent à la petite souris, ils introduisent une dimension surnaturelle dans l'événement et cherchent à se mettre sous la protection de cet animal devenu à leurs yeux personnage mythologique. Parce qu'il suppose un pont avec un « autre monde » dont fait partie la petite souris, le cérémonial peut être qualifié de rituel³.

Si donc aujourd'hui les parents ont un rapport rationnel au changement de dentition, les enfants ne s'en tirent pas si facilement : l'angoisse de la perte a besoin du rituel pour être supportée. Pour les

³ Je m'accorde une fois de plus avec la définition de J. Cuisenier (op. cit., p. 14) qui garde le mot « rituel » pour nommer, « en toute rigueur, le cérémonial dont le protocole a pour fin d'articuler la communication entre acteurs sociaux dont certains sont des êtres qui ont pour lieu propre ce monde-ci : les êtres humains, et d'autres, des êtres dont le lieu propre est l'autre monde, quelle que soit la figure, imposante ou familière, qu'en ce monde-ci prenne leur apparence. »

adultes, le fait marque surtout le passage d'un jeune enfant encore proche du bébé à un individu arrivé à une certaine maturité, et dont les transformations corporelles annoncent l'adulte qui sommeille en lui. La médecine dentaire a remplacé la superstition, et c'est au dentiste que les parents demandent de donner à leur enfant une dentition saine. Certains vont le voir pour qu'ils arrachent à leur enfant la dent de lait branlante, comme si, quelque soit l'époque, il était difficile de ne pas confier l'événement à une personne qualifié.

LE CARACTERE INITIATIQUE DE LA PERTE

La perte de la première dent de lait est vécue par les enfants comme un passage initiatique dont parlent surtout ceux n'ayant pas encore perdu de dent. Les entretiens auprès des petits élèves de grande section de maternelle révèlent leur impatience mêlée d'une certaine crainte:

Deux fillettes :

– *moi quand j'aurai cinq ans y en a une qui va tomber.*

– *moi quand j'aurai six ans y en a une qui va tomber.*

Trois garçons :

– *et ba tu perds toutes tes dents, et puis comme ça tu grandis, tu casses toute l'école.*

– *si toutes les dents tombent en même temps, on pourra plus parler.*

– *René il a que cinq ans et il a déjà perdu une dent (...). On perd ses dents jusqu'à dix ans. Après on a des grandes dents. Toi, t'as des dents de bébé (à un autre enfant). C'est le plus petit de toute la classe. Jeremy il en a une qui pousse.*

Avant de perdre leur première dent, les enfants sont donc préparés à l'événement. Leurs parents leur ont expliqué pourquoi on perd ses dents de lait, ils ont raconté l'histoire de la petite souris. Les cadets profitent de l'expérience de leurs frères et sœurs pour s'imaginer le fait et se construire leur image de la petite souris. Mais plus encore qu'à la maison, l'école est le lieu de débat et de comparaison où chacun enrichit l'imaginaire collectif. Et quelles que soient les angoisses qui accompagnent l'idée de la perte, celle-ci paraît nécessaire à l'insertion dans le groupe des grands.

Ainsi la première expérience de perte prend la forme d'un rite de passage, autrefois d'autant plus marqué que seule la première dent de lait faisait l'objet d'un rite, atténué aujourd'hui où celui-ci se reproduit pour chacune d'elles, du moins pour les premières. Mais la transformation physique s'accompagne toujours d'une modification

sociale, d'un nouveau regard des pairs sur celui qui rejoint le groupe des édentés. Par la référence commune à la pratique rituelle qui accompagne la perte, l'événement individuel devient une affaire collective.

Lors des entretiens avec les enfants à l'école maternelle, le récit de la perte par l'un d'eux entraîne le silence approbateur des pairs :

- *je l'ai arrachée avec la main... ça va mieux* (un garçon).
 - *j'avais arraché ma dent avec la langue, toute seule* (une fille).
 - *quand j'ai perdu ma dent, dans ma bouche j'ai senti quelque chose de très très dur, elle était coincée après elle est tombée* (un garçon).
- Un garçon et moi :
- *la deuxième dent qui est en haut, j'ai croqué une pomme et elle a cassé.*
 - *ça t'a fait mal ?*
 - *si, j'ai eu du sang.*
 - *ça t'a fait peur ?*
 - *j'ai pas pleuré mais j'ai eu peur.*
 - *pourquoi ?*
 - *parce que je croyais, ça venait de la bouche, le sang.*

La perte de la première dent de lait apparaît donc comme une épreuve que l'on se vante d'avoir passé sans trop de dommage, surtout face aux non-initiés. Mais elle laisse l'enfant avec un trou, si bien que le soulagement d'avoir su affronter la chute de la dent est aussitôt remplacé par l'angoisse de rester sans dent :

- Un garçon me raconte :
- *moi j'ai un frère qu'a huit ans, il a perdu des dents elles sont repoussées. Et après quand elles sont poussées, il était content, et moi j'suis pas content parce que y a pas poussé.*
 - *tu as envie qu'elle pousse ? Pourquoi ?* (silence) *Tu trouves ça gênant d'avoir un trou ?*
 - *non.*
 - *alors pourquoi ?* (sans réponse).

Deux fillettes :

- *c'est pas drôle parce que le requin quand la dent tombe et ben y repousse une.*
- *avant j'étais bébé, après j'ai grandi, mais maintenant la dent elle peut pas pousser.*

Alors qu'ils pensaient que la perte allait les projeter directement dans le monde des grands, les enfants découvrent qu'une période de marge, pénible et déstabilisante, les attend après cette première épreuve. A leur écoute, perdre une dent apparaît comme le début d'une

aventure qui ne finira qu'après avoir vu sa dent définitive repousser. S'ils en avaient les moyens, ces enfants s'accorderaient sûrement avec le folkloriste Arnold Van Gennep (1909) qui a conceptualisé l'idée de rite de passage, pour dire qu'entre ces deux phases extrêmes, fonctionnant comme une épreuve de séparation d'avec le monde des petits puis d'agrégation dans celui des grands, la petite souris vient accompagner l'enfant pendant la période de marge et compense sa perte par une pièce.

Les parents ont conscience de la difficulté de perdre une dent, et lors des enquêtes par questionnaires, ils disent souvent préférer qu'elle tombe d'elle-même, *de manière naturelle*. Ils ont peur de faire mal, redoutent cette sorte d'*amputation*, ou désirent simplement que l'enfant agisse lui-même. Une mère décrit clairement l'importance de ne pas égarer sa dent une fois tombée pour pouvoir la montrer et signifier ainsi aux yeux de tous que l'on a réussi à passer cette épreuve :

Il aime montrer ce qui s'est passé sur son corps. En fait, il nous confie son corps jusqu'à un certain âge (...) Il expose sa dent pour dire qu'il a surmonté cette épreuve un peu traumatisante. S'il la perd, il n'a plus rien à montrer.

Enfin, la manière de nommer montre bien le passage d'un monde à l'autre et la transformation intérieure qui l'accompagne :

Je demande aux enfants :

- *est-ce que toutes les dents tombent ?*
- *non, que les dents de lait de quand on était petit. Quand on est grand elles tombent plus.*
- *pourquoi on appelle ça les dents de lait ?*
- *parce que c'est les dents de quand on était petit.*
- *et les autres, comment elles s'appellent ?*
- *les dents de viande !*

Posséder des *dents de viande*, c'est donc avoir vécu une transformation physiologique nécessaire au changement d'alimentation. C'est prouver aux yeux de tous que l'on grandit. L'enfant se détache définitivement du lait de sa mère et prépare son insertion dans le monde des adultes.

LA PETITE SOURIS : UN PERSONNAGE FANTOMATIQUE

La perte des premières dents de lait correspond plus ou moins en France avec l'entrée à six ans au cours préparatoire (CP). L'enfant quitte l'école *maternelle* et se prépare à devenir un être raisonnable, grâce à l'enseignement scolaire qu'il reçoit. Ainsi la croyance en la petite souris

peut apparaître comme une contradiction : au moment où l'enfant montre qu'il grandit en changeant de dentition, le rituel qu'accompagne la chute de sa dent le plonge dans un monde imaginaire, irrationnel. En réalité, la période où la petite souris a le plus d'importance dans son discours est celle qui précède la première perte d'une dent de lait, soit vers l'âge de cinq ans.

De même que le changement de dentition devient une affaire collective, ici se donne à voir l'importance du groupe de pairs dans la mise en valeur d'un imaginaire enfantin. Sans doute aussi, par le fait de mes entretiens sur ce thème, l'ethnologue que je suis participe à vivifier les traditions et favorise leur transmission... Notre discussion leur permet notamment de mettre à l'épreuve leur perception individuelle de la petite souris, mais ça n'est qu'au CP qu'ils ressentiront la nécessité de s'accorder sur les variantes acceptables, pour se construire une représentation commune du personnage.

Avant que les discours ne s'unifient, c'est en grande section de maternelle que la description de la petite souris est la plus riche en imagination :

La petite souris est toute petite. Elle a des ailes, un casque, j'ai vu dans les petits schtroumfs, une baguette magique. Pour transporter la dent, elle la transforme en toute petite et quand elle est dans sa maison elle la retransforme en comme avant. C'est elle qui la transforme en argent ou en jouet pour la donner aux autres enfants qui ont perdu une dent. Elle fait abracadabra et pleins d'argent, bloum ! (paroles de garçons). Certains pensent qu'une autre souris passe avec elle et l'aide à transporter la dent, ou encore qu'elle la donne à ses petits. On dit aussi qu'elle en donne à d'autres souris pour qu'elles construisent leur maison, qu'elle en fait des colliers et elle les vend dans les magasins en les apportant la nuit. Elle peut en faire des bracelets, des bagues, ou encore une petite souris en peluche avec les dents collées (des filles).

Ainsi, la petite souris est magicienne, et non seulement elle vient chercher la dent et déposer quelque chose en échange, mais ce qu'elle offre est le résultat d'une transformation magique de la dent en un objet précieux. La dent de lait est donc un bien de valeur servant de monnaie d'échange dans la transaction que l'enfant fait avec la petite souris. Elle-même ne perd pas ses dents *parce qu'elle en a qu'une devant. Si elle la perd, on dirait une vieille mamie qui fait aboua aboua !* (une fillette).

La petite souris est un animal familier mais nocturne, qui habite sous notre toit et qui pourtant n'est presque jamais vu. Elle utilise notre maison comme si elle était sienne :

Y se lavent dans la salle d'eau, après quand y viennent prendre la dent y grignotent du pain, du gruyère, y se lavent, y font leur toilette chez nous (une fille). Selon un garçon, son trou est dans ma chambre ; selon un autre, sa maison est en dessous des télé. La souris est d'autant plus mystérieuse qu'on peut même pas la voir. Parce qu'elle marche doucement. Elle fait même pas de bruit parce qu'elle est toute petite.

On oscille ainsi entre la peur et le désir de la voir. Un garçon qui n'a pas encore perdu de dent exprime l'inquiétude provoquée par sa présence tout près de son visage alors qu'il est endormi, sans défense :

C'est pas grave. Moi je sens tout. Je me lève tout de suite et je vois la souris. Moi je la vois plusieurs. Moi je sens qu'il y a une petite souris qui m'enlève l'oreiller.

Le discours des enfants de maternelle mêle sans distinction apparente la souris magique et l'animal réel. La confusion est d'ailleurs entretenue par la littérature enfantine et par les films qui mettent en scène l'un et l'autre en les humanisant. Sans doute la rencontre entre un enfant et "une souris" alimente-elle son imagination dans la construction mythique de "la petite souris" :

- moi la nuit j'ouvre les yeux et puis y a des souris qui passent.*
- je voudrais bien la voir cette petite souris.*
- moi j'ai déjà vu une petite souris.*
- moi j'ai déjà vu une souris dans la rue.*
- moi j'ai déjà vu une souris empoisonnée dans un grenier, elle était morte empoisonnée par un mangé (des garçons).*

L'histoire de la petite souris s'intègre parfaitement dans la représentation du monde des enfants de cinq ans où la rupture n'existe pas encore entre le réel et le fantastique et où les grandes figures de la mythologie enfantine peuvent se rencontrer grâce au récit commun de deux fillettes :

- moi j'avais dit une souris mais c'était la même mais c'était une autre, qui habitait très loin.*
 - c'est pareil que moi alors, mais j'avais pas dit ça.*
 - oui mais moi, elle habite dans le ciel la mienne.*
 - moi aussi.*
 - y sont tous partis dans le ciel, les tiens y étaient dans une cave mais y sont partis dans le ciel.*
- Je demande : *comment y font ?*
- y courent et y font abracadabra !*
 - moi les souris y ont des ailes.*

Je demande : *qu'est-ce qu'elles font dans le ciel ?*

– *y se couchent ; y habitent dans le ciel.*

– *le Père Noël, y lui prête son traîneau !*

– *et puis il leur prend les dents qui sont dessus.*

Ce dialogue montre bien comment vers l'âge de cinq, les enfants ne cherchent pas encore à unifier leur propos mais enrichissent au contraire leur perception individuelle par les apports de chacun. L'essai de construction commune entre ces deux fillettes tient plus de leur désir à imiter l'autre pour afficher une connivence plutôt qu'il ne reflète la volonté de construire une image cohérente de la petite souris⁴.

Ainsi, au cours de mes entretiens avec les enfants de l'école maternelle, jamais l'histoire de la petite souris n'est mise en doute, jamais on me dit que la souris *c'est les parents*. Ce personnage occupe au contraire le devant de la scène, alors que les histoires de dents sont reléguées au second plan. Le rituel en lui-même semble plutôt alimenter l'imaginaire lié à l'animal mythologique, et ce qui en ressort est sa dimension magique. Ce n'est que quand les enfants commencent à perdre régulièrement leur dent de lait que la petite souris est démystifiée, alors que le rite et le cadeau qui l'accompagne se retrouvent au centre des discours.

Au CP, les paroles recueillies évoluent et se rationalisent. Les descriptions de la souris se réduisent à quelques éléments clés, et le poids du regard des autres s'intensifie. L'enfant ne s'exprime plus librement en fonction de son imagination, il répond à une image dépendante de son appartenance à un groupe culturel et à l'un des deux sexes. Les enfants originaires d'un pays étranger hésitent à avouer qu'ils ne pratiquent pas le rite et préfèrent souvent se réserver la possibilité de participer à la discussion autour de l'animal magique. Une fillette africaine qui avait commencé par dire que la petite souris ne passait pas chez elle, a finalement expliqué comment elle avait mis sa dent sous l'oreiller. Elle a même réussi à susciter tout l'intérêt de ses pairs en racontant qu'elle avait vu la petite souris.

Le CP est aussi une classe transitoire quant à la croyance. Le doute s'insinue doucement dans les esprits et les entretiens avec les enfants révèlent une cohabitation improbable entre deux points de vue, parfois au sein de la même personne. Nombreux sont ceux qui profitent que le doute ne soit pas trop fort pour faire durer une conception enfantine du monde où la distinction entre le magique et le rationnel

⁴ L'imitation comme moyen de créer une relation est décrite dans mon ouvrage sur la cour de récréation (2001 : 84).

n'existe pas. Avec les trois groupes interrogés, on commençait par raconter des histoires de dents et de petite souris, en donnant des détails sur ses caractéristiques et ses habitudes, et brusquement un enfant disait haut et fort que la petite souris n'existait pas. Sa déclaration ne provoquait pas toujours de réaction. Dans deux groupes, les enfants ont été indifférents à la remarque et ont continué à parler sans s'en soucier. Dans le troisième, l'affirmation a déclenché un débat animé entre garçons :

– *moi, ma sœur, la petite souris, y dit toujours qu'il existe pas. Y dit c'est les parents qui font pareil, y crois pas à la petite souris, y dit ça c'est une histoire. Bun moi aussi j'y crois pas. Moi je suis sûr que c'est les parents.*

– *il existe pas, je crois que les parents nous disent des blagues. C'est une histoire.*

– *c'est les parents !*

– *non, n'importe quoi !*

– *la souris existe en vrai, c'est les parents qui disent n'importe quoi !*

– *elle existe pas en vrai.*

– *si.*

S'adressant à moi :

– *hein c'est vrai que c'est les parents ? (sans réponse)*

– *c'est pas les parents.*

– *moi j'y crois.*

Une fillette enchaîne naturellement, sans que le débat qui précède ne l'ait troublé :

– *quand les souris viennent pour prendre les dents,...*

Ce dialogue montre le doute qui règne dans l'esprit des enfants de six ans, entretenu par le fait que les souris sont des animaux qui existent réellement. En tenant ces propos, ils cherchent aussi à sonder le point de vue de l'autre et à obtenir auprès de moi de nouveaux indices. Mais ça n'est qu'au CE1, l'année suivante, qu'ils se détachent du monde imaginaire lié à la croyance et que soutenir l'existence de l'animal magique devant ses pairs commence à être dévalorisant parce que associé à un discours de petit.

Les enfants ne sont pas les seuls à entretenir la croyance. Au cours de mes enquêtes, certains parents m'ont dit ne pas être pressés de voir leur enfant abandonner une relation privilégiée à l'imaginaire, peut-être par nostalgie de leur propre enfance où ils n'étaient pas contraints au rationnel :

Une mère : il ne croit plus au Père Noël, de même qu'il doute de la petite souris, mais il pense sûrement que s'il ne croit plus, ça sera moins beau (...). Quelque part, il sait que c'est pas vrai, mais c'est une fin progressive.

Un père : *tout le monde a envie d'y croire (...) C'est une communication au niveau du secret partagé, du non-dit (...) C'est une façon de rentrer dans la logique magique du gamin.*

L'adulte et l'enfant travaillent donc ensemble à protéger la croyance et à *perpétuer le magique* pour donner tout son sens au rituel.

Le CE1 est la classe de la désillusion. Les enfants de sept ou huit ans commencent à acquérir une distance sur l'événement et la petite souris comme personnage merveilleux disparaît du discours, même s'ils aiment parfois me voir confirmer leur doute :

Un garçon : *j'ai bien envie de te poser une question : est-ce que c'est vrai que la souris elle passe ?*

Quand on sait, ce peut être parce qu'on a vu sa mère la nuit apporter le cadeau. Plus fort que les paroles, les faits suppriment le doute. On peut aussi apercevoir sa dent de lait dans le porte-monnaie de la mère ou de la grand-mère et comprendre ainsi qui était cette petite souris magique. La brutalité de la découverte est souvent vécue comme une blessure :

Des fois quand y sont bébés y disent : « non ça existe ». Et après y sont découragés (une fille).

Parfois, les élèves font preuve d'ironie quant à leur croyance passée et jouent au bébé. L'un se met à crier *c'est Cendrillon !* et un autre d'imiter un enfant de cinq ans : *je l'ai vue ! Je l'ai sentie !* Ils ont même une idée sur ce qui motive les parents à leur raconter cette histoire. C'est, disent-ils, dans le but de leur faire peur, ou au contraire de leur faire aimer les souris. C'est parce que le plaisir de l'enfant sera plus grand s'il pense que c'est la souris qui lui apporte le cadeau.

Dans tous les cas, on continue à pratiquer le rite en mettant sa dent sous l'oreiller ou sur sa table de nuit, et si l'on accepte que la mère remplace la souris, on ne peut supporter de faire sa part du rite sans avoir de cadeau en échange :

La dernière fois, j'ai perdu deux dents, et personne n'est passé ! Je croyais qu'il y aurait la petite souris ou ma mère, personne ! (une fille)

Le cadeau devient en effet l'élément qui encourage l'enfant à faire tomber sa dent ou simplement à accepter sa perte. S'il garde fraîchement en mémoire le temps où l'épreuve était soulagée par l'intervention du surnaturel, il a conscience qu'il doit maintenant faire

avec sa lucidité nouvelle et sait aussi que le regard des pairs le décourage d'entretenir trop longtemps le mythe, de crainte de découvrir le ridicule.

UN RITUEL AU CŒUR DE LA CULTURE ENFANTINE

Anciennement pratiqué par l'adulte pour permettre à son enfant d'avoir de belles dents, le rituel de la petite souris est aujourd'hui proprement enfantin. Il comprend en effet trois éléments fondamentaux de la culture enfantine⁵.

Tout d'abord, il est pensé autour du fait de grandir puisqu'il accompagne un changement corporel qui marque le passage du petit enfant à l'enfant mature. N'oublions pas qu'il prend place dans les années où le petit élève arrive à la grande école et où il atteint « l'âge de raison ». Quelque soit la manière particulière dont chaque enfant vit ce rituel, il l'associe à son agrégation dans le monde des grands.

Deuxièmement, le rituel est construit autour de l'acquisition d'un cadeau (élément qui demeure un attribut de l'enfance, même s'il ne lui est pas réservé). Il s'inscrit dans un ensemble d'événements caractéristiques de l'enfance dont font partie les fêtes de Noël et d'anniversaire, centrées sur la remise de cadeaux. Bien que l'objet offert pour la perte d'une dent soit de moindre importance, il reste central dans la représentation que les enfants se font du rituel.

Enfin, l'événement est construit autour d'un personnage fantastique qui introduit une dimension magique supplémentaire dans le quotidien de l'enfant. Comme le Père Noël, la petite souris est présente dans de nombreuses histoires que les livres et les films lui proposent, certains associant dans un même scénario les deux héros des enfants⁶. Mais plus encore, elle est un personnage de la littérature orale que parents et enfants concourent à faire vivre par les histoires qu'ils racontent à son propos.

Par la présence réunie de ces trois éléments, le rituel a pu résister à la mutation de la société et trouver sa place dans la culture enfantine. Il satisfait également le désir des parents de fêter leur enfant en toute occasion et de lui faire de petits cadeaux. En même temps que les croyances anciennes se sont amenuisées, la famille s'est modernisée et s'est organisée autour de l'enfant. Or, le rite répond à cette nouvelle configuration plus privée de la famille puisqu'en même temps qu'il est

⁵ Sur ce concept, voir J. Delalande, 2001 et 2006.

⁶ Voir par exemple le film d'animation français de Vincent Monluc, *La souris du Père Noël* (1991).

commun à tous les enfants, il se déroule à la maison, dans l'intimité de la chambre à coucher.

La dimension collective du rite ne semble pas avoir subi l'usure du temps. Si l'événement se vit chez soi, il se raconte à l'extérieur. L'école est un lieu privilégié où chacun montre à ses pairs et à la maîtresse sa dent qui bouge, où l'on raconte ce que la petite souris a apporté. Mes entretiens avec les enfants ont mis en valeur leur souci de se mettre d'accord sur les règles à respecter pour que la petite souris passe. Ainsi la pratique rituelle est le résultat d'un apprentissage auquel le groupe de pairs participe, spécialement à l'école maternelle :

Paroles de garçons :

Je vais la mettre en dessous de mon lit. Non ! Je me suis trompé, en dessous de mon oreiller.

Elle prend la dent, après elle enlève la tête doucement, après elle enlève l'oreiller doucement, après elle met un petit jouet.

Le matin, on trouve le petit cadeau. Elle peut te donner ce qu'elle veut. Soit de l'argent, soit un jouet. C'est elle qui choisit.

Dialogue entre filles :

– si on la voit elle donne rien du tout. Si on crie beaucoup fort elle vient pas. Il faut dormir. Mais moi je dors des fois et puis elle vient pas.

– parce qu'y faut dormir beaucoup.

– parce qu'y faut dormir jusqu'au matin.

Les parents sont bien sûr à l'origine de ces règles nécessaires à l'accomplissement du rituel, et à leur passage nocturne dans la chambre de leur enfant. Ils lui expliquent aussi certains principes comme celui affirmant l'impossibilité de voir la petite souris... Mais ces éléments sont repris par les enfants qui y voient des principes nécessaires à l'acte magique. Singulièrement, les enfants de maternelle ayant déjà perdu une dent de lait ne m'ont rapporté que des exemples où la petite souris n'était pas passée à cause d'une entorse au bon déroulement du rite. En même temps qu'elles montrent un souci de respecter les règles, leurs réflexions traduisent de fortes appréhensions autour de l'événement, depuis la chute de la dent et sa disparition quand la souris la prend, jusqu'à l'apparition de la nouvelle dent dans la gencive :

– des fois je fais tomber mon oreiller, alors la petite souris elle peut pas passer (une fille).

Je demande à une fillette : la souris est passée pour ton grand frère ?

– non parce qu'il la met dans une boîte (sa dent).

Et à une autre : la petite souris est passée ?

– oh nan ! Non parce que y a pas poussé la même dent, alors c'est pour ça que je suis pas contente.

Le discours des enfants du CP sur le rituel se précise pour se réduire à un récit que l'on peut résumer ainsi : j'ai perdu une dent (on me montre le trou qu'elle a laissé), je l'ai mise sous mon oreiller, la petite souris est passée, elle m'a apporté des sous, ou un cadeau. On spécifie souvent ce que l'on a eu, quelle somme d'argent, quel cadeau. Certains disent garder l'argent pour économiser et pouvoir s'acheter quelque chose. D'autres précisent qu'ils conservent le bonbon apporté, comme s'ils souhaitent conserver un peu l'objet qui vient remplacer la dent, dans l'attente que la nouvelle vienne à pousser. Voici la liste des cadeaux apportés, dans les termes employés par les enfants (entre parenthèse est indiqué le nombre de fois où il est énoncé) :

De l'argent (une fois), des sous (5), un billet (2), une pièce (3), deux pièces (1), une pièce de dix francs (2), trois pièces de dix francs (2), dix francs (1), cent francs (1), une pièce en chocolat (2), des bonbons (3), des lunettes pliantes (1), des micro-machines (petites voitures) (1), un collier (1), une bague (1), et en plus une petite fleur (1), une lettre (2).

L'argent reste donc le don le plus courant (si tant est que les enfants n'inventent pas), le rite faisant ainsi perdurer la tradition. Sa description par les enfants de CP se rationalise, et tend à se focaliser davantage sur l'objet apporté et sur le devenir de la dent. Cette tendance se confirme au CE1.

Quelque soit l'âge de l'enfant, ce rituel semble avoir une dimension symbolique privée et une autre publique. La première permet de compenser la perte, la seconde agit sur le statut de la personne. Examinons chacune d'elles.

Comme beaucoup de rituels, celui de la petite souris dédramatise l'événement en proposant une prise en charge collective du fait individuel. D'un point de vue psychanalytique, grâce à la pièce, il remplace un vide par un plein. La perte est en effet vécue par l'enfant comme une des premières manifestations physiques de sa fragilité. Alors qu'il concevait son être comme un tout, il se trouve confronté à une fraction de son corps et découvre qu'une partie de lui-même peut mourir bien qu'il soit en pleine croissance. La première dent qui tombe peut entraîner une angoisse de mort, une frayeur de l'anormalité ou de la maladie. Le fait que la petite souris soit un être qui préexiste à sa perte normalise l'événement et écarte l'enfant de toute pathologie. Par ses pouvoirs infinis, le personnage mythologique met l'enfant en confiance. Ou plutôt il devrait. Mais l'enquête auprès des enfants montre que certains ne sont pas rassurés tant que la dent définitive ne sort pas. La petite souris n'étant plus associée par les adultes au personnage qui

permet d'avoir de belles dents, son passage ne suffit pas à sortir l'enfant du stade de liminalité⁷ : il le laisse dans les limbes, retardant son agrégation au jour où sa nouvelle dent fera son apparition. Est-ce un signe que l'efficacité symbolique du rituel s'effrite ? Ou bien doit-on penser qu'il en a toujours été ainsi et que si le rituel accompagne l'enfant, il élargit aussi le temps en le morcelant, ne permettant l'agrégation de l'enfant dans le monde des grands que quand sa nouvelle dent pointe ? C'est en tous cas de cette manière qu'il apparaît dans le discours des enfants comme de leurs parents. Ceci nous amène à aborder la seconde dimension du rituel, son versant social.

Nous avons vu comment la perte de la dent de lait est vécue comme une première initiation au monde des grands. Cette perception de l'événement n'est d'ailleurs pas le propre des plus jeunes, et ce sont au contraire les élèves de CE1 qui ont le plus insisté sur le courage que révèle leur attitude au moment de la perte. Beaucoup disent d'ailleurs *arracher* leur dent, les garçons n'hésitant pas à dramatiser leur récit pour montrer leur virilité, vivant cette épreuve comme une avancée vers la masculinité :

L'un d'eux : *un jour, j'avais une dent qui bouge, j'ai pris une grosse ficelle, crac !* (rires de ses pairs).

Cette perception de l'événement n'est pas sans rappeler les rites d'initiation des sociétés traditionnelles africaines où les mutilations corporelles (dont font partie le limage des dents) inscrivent sur le corps l'initiation des garçons et permettent leur « puberté sociale ». Les garçons, lors de mes entretiens, profitaient de ma venue pour se mettre en scène, ne manquant pas d'insister sur la présence du sang, facteur d'angoisse mais aussi symbole de leur héroïsme :

Une fille : *j'ai perdu une dent en croquant dans une pomme, y avait un peu de sang dessus.*

Un garçon enchaîne : *parce que derrière, y a du sang qui sort.*

Un second renchérit : *pshit ! Le sang y coule partout !*

La deuxième étape importante du processus, le passage de la petite souris, apparaît au contraire comme un rituel pour non-initiés qui

⁷ Reprenant le découpage du rituel en trois stades (séparation, marge, agrégation) définis par Arnold Van Gennep (1909), Victor Turner (1977) propose de parler du centre du rituel comme du stade de liminalité, exprimant l'idée que l'individu se trouve alors dans les limbes, sans statut. Dans certains rites traditionnels, les hommes sont à ce moment considérés comme des nourrissons. Pour l'enfant qui se trouve sans sa dent, l'analogie n'est que plus réaliste.

suppose une croyance et maintient les enfants dans l'enfance. Claude Lévi-Strauss (1952) parle ainsi du rituel autour du Père Noël, montrant que les enfants sont « exclus de la société des hommes par l'ignorance de certains mystères ou la croyance –soigneusement entretenue– en quelque illusion que les adultes se réservent de dévoiler au moment opportun, consacrant ainsi l'agrégation des jeunes générations à la leur » (p. 1580). L'initiation au savoir devient alors une souffrance ou un désenchantement, un abus de pouvoir des parents qui décident du passage d'un âge à l'autre. Les pairs s'imposent parfois aussi comme initiateurs. Une élève en classe de sixième laisse transparaître dans sa rédaction un sentiment de rupture regretté. Elle l'intitule « la vérité » :

« (...) Le matin, toute contente, j'ai regardé sous mon oreiller, j'ouvris le mouchoir et je vis ma dent, la petite souris n'était pas passée. Alors j'ai couru dans la chambre de mes parents, ils étaient en train de déjeuner. Je leur dis que la petite souris n'était pas passée alors je commençais à avoir des larmes. Ma mère me consolait et m'a tout raconté que la petite souris c'était les parents, alors elle a sorti de son porte-monnaie une pièce de dix francs qu'elle me donna. »

En échangeant avec ses parents sa dent de lait contre une pièce, l'enfant troque un élément du corps de sa première enfance contre un moyen d'accès au monde des grands. Mieux qu'un discours des parents, le don de la pièce par les parents signifie à l'enfant qu'il doit devenir responsable. Avec l'âge, la fonction symbolique du rituel change. Les plus jeunes qui « y croient » subissent le rite. Les plus grands savent le sens qu'ils y mettent. Il marque le passage dans le monde des grands.

Du point de vue des parents, le rituel est également important pour sa dimension sociale. Ils sont conscients qu'il est pour leurs enfants un élément de la culture enfantine, un moyen d'être reconnu en tant que membres du groupe de pairs. Mais ils revendiquent aussi l'inscription du rituel dans une tradition qui unit non seulement horizontalement mais verticalement. Les adultes disent en effet perpétuer cette tradition avec leurs enfants parce qu'ils l'ont eux-mêmes vécu étant petits. Ils pratiquent donc *par tradition*, parce que *c'est un bon souvenir* qu'ils ont *envie de transmettre* à leur progéniture.

En plus d'être une tradition familiale, le rituel est identifié comme tradition culturelle française qui unit aussi entre eux les parents :

Un père : comme tous les rituels, ça consolide les choses (...) Si tu ne le fais pas, c'est un peu triste. Ça fait partie d'un ensemble de points de repères dans lesquels on vit ; tout le monde le fait, si t'en enlèves un, c'est difficile à imaginer.

Par rapport à certains rites de passage qui légitiment l'accès d'un individu à un groupe face à d'autres qui ne subiront jamais ces rites⁸, le rituel qui accompagne la chute d'une dent de lait a cela de particulier qu'il est commun à beaucoup d'enfants à travers ses différentes formes culturelles. C'est ce que révèle mon enquête auprès d'individus originaires de vingt-sept pays différents⁹. Certains connaissent comme nous la petite souris (en Espagne, Portugal, Italie, ex-URSS, ex-Yougoslavie, Mexique, Colombie, Argentine), les anglophones l'appellent l'elfe, la fée (*tooth-fairy*), le lutin. Dans les pays scandinaves (Norvège, Suède, Danemark), la dent est mise dans un verre et se change la nuit en pièce. Au Niger (chez les Igbo) et au Burkina Faso, ainsi qu'au Japon et en Corée du Sud, on me dit que la dent est jetée sur les toits, accompagnée d'une formulette où l'on demande au toit de permettre la pousse d'une belle dent blanche et forte. On observe la même pratique en Haïti, sauf que c'est la petite souris qui est invoquée, et en Bulgarie le corbeau. On dit :

*Petite souris, prends la dent et donne m'en une belle à la place.
Viens corbeau, prends la dent, reviens avec la neuve.*

En Iran, la dent est enterrée. En Russie, Pologne, Autriche et Allemagne, la dent est gardée sans qu'intervienne un être surnaturel. Seul un Britannique de Hong Kong prétend qu'elle n'est pas conservée.

Quand se pratique le rituel de la petite souris ou de l'elfe, la croyance enfantine est centrale et la mise en scène doit aider l'enfant à vivre l'épreuve, la pièce donnée en échange de la dent apparaissant selon les cas comme une récompense, une compensation, une responsabilisation. Dans les pays où la dent est jetée sur les toits, le but recherché par les parents est la pousse de la dent définitive et la pratique n'est pas accompagnée d'un cadeau pour l'enfant. Si dans notre pays le rituel a évolué pour devenir enfantin, dans les cultures d'Asie et d'Afrique étudiées la croyance au pouvoir du rite et aux éléments surnaturels qu'il fait intervenir semble être partagée par tous. Mais le rite est parfois menacé d'abandon, comme en Corée du Sud, suite à une industrialisation très rapide qui ne semble pas lui laisser le

⁸ Tel que le rite de la circoncision. C'est pour insister sur cet aspect du rite de passage que Bourdieu (1982) a préféré à la dénomination de Van Gennep le concept de rite de « légitimation », de « consécration » ou « d'institution », mettant en valeur la fonction du rite qui sépare des groupes préexistants. Ici au contraire, l'idée d'un passage semble réunir des hommes de traditions différentes.

⁹ Précisons que n'ayant souvent qu'un seul représentant pour chaque pays, il se peut que des variantes existent dans le pays dont ne rend pas compte mon informateur.

temps de s'adapter aux changements culturels.

L'enquête auprès des étudiants étrangers a permis de mettre en valeur d'autres rites autour du corps de l'enfant, au moment de la pousse de sa première dent de lait, de la première coupe des cheveux. Dans ces pratiques qui montrent l'importance attachée à l'esthétique et à l'hygiène, apparaît l'idée d'intégrer le nourrisson dans le monde des êtres humains alors qu'il est encore en phase de construction physique, donc vulnérable. Il faut aussi le lier socialement aux membres de son groupe, notamment par le don de la dent de lait (Autriche) ou d'une mèche de cheveux à un membre de la famille. En replaçant la perte de la dent de lait dans ce contexte plus large des transformations du corps de l'enfant, le fil directeur du rituel, commun aux différentes cultures, apparaît donc : humaniser l'humain, socialiser l'enfant¹⁰.

Dans tous les cas, le rituel est là pour proposer un encadrement social de l'événement vécu par tout être humain. Il permet à l'enfant une extériorisation d'un phénomène qui se passe dans sa bouche, il l'encourage à dépasser son expérience individuelle en créant un lien culturel entre lui et ses pairs. Dès lors, l'enfant est invité à se saisir de la pratique de son groupe pour revendiquer son appartenance à celui-ci. Par son expérience quotidienne et la construction d'un discours sur le rituel, il s'approprie l'élément culturel et participe à sa transmission au fil des générations.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

BOURDIEU Pierre, 1982. "Les rites comme actes d'institution", *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, p. 43.

CUISENIER Jean, 1998. "Cérémonial ou rituel ?", *Ethnologie française : Sida, deuil, mémoire, nouveaux rituels*, 1, pp.10-19.

DELALANDE Julie, 1990. *Un rituel de l'enfance : la petite souris*, Mémoire de maîtrise d'ethnologie dirigé par Georges Augustins, tuteur Béatrix Le Wita, Université Paris X Nanterre.

DELALANDE Julie, 2001. *La cour de récréation. Pour une anthropologie de l'enfance*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes.

DELALANDE Julie, 2006. "Le concept heuristique de culture enfantine" in Sirota R. (dir.), *Éléments pour une sociologie de l'enfance*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, pp. 267-274.

LEVI-STRAUSS Claude, 1952. "Le Père Noël supplicié", *Les Temps Modernes*, 77,

¹⁰ Ce phénomène, largement étudié par l'anthropologie, est rapidement abordé dans mon ouvrage (2001 : 31-36).

pp. 1572-1590.

LOUX Françoise, 1983. *L'ogre et la dent*, Paris, Berger-Levrault.

TURNER Victor, 1977. "Variations on a theme of liminality", in Moore Sally F. et Barbara G. Myerhoff (eds), *Secular Ritual Amsterdam*, Van Gorcum, pp. 36-52.

VAN GENNEP Arnold, 1909. *Les rites de passage*, Paris, Nourry.

